

**Notes de l'annonce de l'école de communauté
avec S.E. Monseigneur Filippo Santoro
en visioconférence depuis Milan, 9 février 2022**

Texte de référence : L. Giussani, Dare la vita per l'opera di un Altro, BUR, Milan 2021

Les pages indiquées dans le texte qui suit se réfèrent à la traduction française de la première partie du livre, disponible sur le site <https://francais.clonline.org/>

Davide Properi

Bonsoir à tous ! Nous sommes enfin réunis pour reprendre le travail de l'école de communauté sur le nouveau texte qui nous accompagnera dans les prochains mois : *Donner sa vie pour l'œuvre d'un Autre*, le dernier livre de don Giussani. Comme promis, nous avons avec nous Son Excellence Monseigneur Filippo Santoro, qui, en plus d'être archevêque de Tarente, est également délégué spécial du Saint Père pour les *Memores Domini*. Ce soir, il nous présentera la première partie du texte (de la page 2 à la page 9), sur laquelle nous travaillerons lors des prochaines semaines jusqu'à la prochaine rencontre du 23 mars.

Filippo Santoro

Je voudrais commencer par une prière, car sans le don de l'Esprit, nous ne pourrions pas comprendre – en tant que message pour nous, comme proposition pour notre vie - tout ce que nous nous disons, que nous nous communiquons. Invoquons donc l'Esprit Saint.

*Discendi, Santo Spirito
Veni Sancte Spiritus*

Je vous salue tous, moi aussi : bonsoir depuis ici, bonjour ou bonne nuit dans les autres parties du monde. En cet instant, nous sommes tous unis pour approfondir le texte de don Giussani *Donner sa vie pour l'œuvre d'un Autre*.

C'est précisément pour l'œuvre d'un Autre que je suis ici pour présenter le texte de la nouvelle école de communauté et, surtout, que je dois aussi suivre les *Memores Domini* en tant que délégué spécial du Saint-Père, à la suite de sa demande explicite et cordiale.

Je n'aurais jamais pensé devoir me charger de ces deux missions si grandes et si étrangères à mon emploi du temps. Je suis déjà pleinement pris par le soin de l'archidiocèse de Tarente et le travail avec la pastorale sociale qui a culminé dans la 49^{ème} Semaine sociale des catholiques italiens qui s'est tenue à Tarente en octobre dernier, avec la participation de presque tous les diocèses italiens.

J'ai déjà dit, lors de la retraite de l'Avent des *Memores Domini*, que la demande du pape François a le même poids dans ma vie que la demande que m'a faite don Giussani en 1984, lorsqu'il me demanda de partir en mission au Brésil avec une invitation très simple et claire : « Toi, tu irais-volontiers au Brésil ? ». Ce « volontiers » m'a saisi. C'était une invitation directe. J'ai senti que ma liberté était interpellée, non pas comme face à un devoir, mais en présence d'une voix unique en son genre qui me demandait de me fier à nouveau et totalement à Celui que j'avais commencé à connaître et qui offrait quelque chose de plus à ma vie. Avec le cœur et l'élan de la jeunesse, j'ai dit oui, en paix même face au sacrifice qui m'était demandé : quitter ma mère âgée et malade, mes engagements diocésains et tant d'amis. Il s'agissait de suivre quelqu'un d'autre, au-delà de mes projets. La même chose s'est produite avec l'invitation du Saint-Père, qui m'a provoqué à répondre de nouveau, en lui disant oui avec toute ma liberté.

La nouvelle mission a débuté par une surprise : j'ai été immédiatement frappé par une lumière extraordinaire, produite par le oui de 52 novices des *Memores*, qui m'ont demandé de faire leur profession avec une liberté, une vérité et une beauté qui sont l'illustration que le charisme est vivant. Des garçons, de belles filles, en pleine ascension professionnelle, qui affirmaient que la forme la plus vraie pour vivre est de se donner totalement au Christ, parce qu'en Lui se trouve la plénitude de la

vie. Cette lumière a illuminé toutes les rencontres que j'ai faites avec les *Memores*, depuis les maisons de Tarente et de certaines régions du sud de l'Italie, puis en allant en Espagne, en rencontrant les *Memores* des États-Unis en vidéo, et pour finir en Amérique latine, où j'ai rencontré mes amis brésiliens en direct, et tous les autres par Zoom.

En ce moment, l'écoute de la vie des gens précède toute intervention canonique ou juridique, qui est pourtant nécessaire. Ma propre personne est impliquée, et tout cela me renvoie à un travail personnel d'école de communauté, qui donne un goût nouveau à ma vie ainsi qu'aux engagements de mon ministère. Pour parler concrètement, il faudrait que chacun d'entre nous y consacre au moins dix minutes par jour afin que la vie prenne une nouvelle direction. Sans un travail de la liberté, il n'y a pas d'épanouissement personnel. En tant que prêtre et évêque, j'ai la liturgie, le bréviaire, le rosaire, les pauvres, les prêtres, le devoir de régler à Tarente le conflit injuste entre défense de la santé, de l'environnement et du travail. Mais, dans tout cela, je ne renonce pas à mes dix minutes d'école de communauté. C'est vraiment un réconfort et une grande respiration, et en même temps un travail.

Au milieu de la nouveauté qui s'est produite de façon inattendue dans ma vie, mon devoir ce soir est de vous présenter, en essayant d'être bref, la première partie du texte qui repropose les Exercices de la Fraternité de 1997.

Pour nombre d'entre nous qui n'étaient pas présents à l'époque, il convient de replacer dans son contexte cet événement aujourd'hui lointain. Don Giussani, contrairement à toutes ses interventions précédentes, cette fois-là ne parla pas en direct. Nous étions habitués à « voir » sous nos yeux un discours qui « se produisait » en direct, bien que partant du plan, des notes, des citations et des lettres que Don Giussani accumulait dans les semaines et les jours précédents, portant dans son cœur les visages de son peuple. En raison des difficultés liées à sa maladie, il choisit cette année-là d'écrire son discours puis de l'enregistrer devant un groupe d'amis. La vidéo qui fut proposée avait donc une densité particulière, propre à un texte conçu mot à mot. C'est le texte sur lequel nous nous apprêtons à travailler.

En outre, comme il le disait lui-même, ce discours était censé représenter le contenu de la conscience qu'il avait mûrie ces années-là, l'aboutissement de sa pensée, de sa façon de vivre le Mystère et l'événement chrétien. Pour nous introduire au texte, la riche préface du père Julián Carrón va dans ce sens.

Entreprenons donc ensemble un travail, certes exigeant, mais, encore plus, fascinant, je dirais presque intrigant.

Introduction

Abordons tout d'abord, avec une grande attention, l'introduction de la leçon (*il s'agit de l'introduction du vendredi soir lors des Exercices, ndt*), car, en un certain sens, elle contient le cœur de la proposition que don Giussani nous fait (à partir de la page 3).

1. Tout d'abord, don Giussani identifie un moment historique, la mort de Louis XIV (nous sommes en 1715), comme le signal d'une époque où le **rationalisme** prend définitivement le dessus : l'homme, qui n'a désormais plus de limites, prétend être la mesure de toutes choses. Ce chemin est pratiquement achevé aujourd'hui : le rationalisme représente désormais une position générale. J'en ai été témoin à Tarente lorsque le recteur de l'université de Bari a inauguré la faculté de médecine et a déclaré, reprenant les mots du philosophe sophiste Protagoras : « L'homme est la mesure de toutes choses ». Prenant la parole, j'ai fait une remarque. On m'avait demandé de ne faire qu'une bénédiction, mais je n'avais pas envie de me taire. J'ai donc dit : « Le recteur a cité Protagoras d'Abdera, mais comme nous sommes à Tarente, capitale de la Grande-Grèce et patrie du philosophe platonicien Archita, je ne peux pas ne pas citer Platon qui, dans son œuvre *Les Lois*, affirme que "Dieu est la mesure de l'homme" ». Bref, nous devons nous défendre, et attaquer !

2. Face à la prédominance du rationalisme, que se passe-t-il ? L'Église se replie : elle **se retranche sur le niveau pastoral**, pour défendre la « moralité du peuple ». Elle s'est donc engagée dans la pastorale, pour améliorer la vie des gens, etc.

3. Attention ! S'engager dans la pastorale est juste, mais ici on l'a fait en **donnant pour acquise l'évidence - pour un croyant - du contenu dogmatique**. Comme pour dire : « Tout ça, nous le savons déjà, engageons-nous dans l'action, point barre ».

4. Don Giussani ajoute : « Cela entraîna l'absence de défense et d'alimentation de la foi du peuple de Dieu, puisque c'est à travers l'activité culturelle que la vie d'un peuple s'approfondit et devient historiquement féconde, pour ou contre la tradition chrétienne qui a construit la civilisation occidentale » (p. 3).

Arrêtons-nous sur ces passages, page 3, que je viens de vous lire afin de découvrir combien ils sont appropriés pour lire le « monde » dans lequel nous vivons, ainsi que la manière avec laquelle une grande partie de l'Église se propose elle-même et avec laquelle nous concevons et vivons nous-mêmes l'existence chrétienne.

Primo. Nous vivons dans un contexte où la raison prétend être la mesure de toutes choses. Ne sommes-nous pas arrivés aujourd'hui au point où une telle prétention revêt des apparences que seules quelques voix prophétiques pouvaient prévoir il y a vingt-cinq ans ? Au point que le début et la fin de la vie, la nature du mariage, l'identité sexuelle d'une personne, ne sont plus un « donné » à accueillir, ils ne sont plus reconnus comme donnés par le Mystère, mais dépendent de l'arbitraire rationaliste de l'homme.

Secundo. Dans sa théologie, « l'Église, atteinte par le rationalisme, a mis l'accent sur l'éthique auprès du peuple [...], faisant de l'ontologie un présupposé, oblitérant presque sa force originelle ». (p. 7). L'Église met l'accent sur l'éthique : « Comportez-vous bien », en oubliant l'ontologie ; pas en l'oubliant, mais en la mettant au second plan. Elle met, par conséquent, l'accent sur la morale, vécue par chacun selon ses propres bonnes raisons, selon les caractéristiques propres au contexte dans lequel il vit, selon sa propre sensibilité. D'où l'accent mis sur l'Église en tant que défenseur de la famille et de la vie, des pauvres et de la justice sociale, de l'identité et de la morale sexuelle, de l'environnement, et on pourrait continuer la liste.

Soyons clairs, ce sont là des accents précieux, des points importants, mais le problème se pose lorsque ce contenu moral (ou pastoral) devient le cœur même de la « bonne nouvelle » de l'Église. C'est comme si l'on prétendait que ce sont les wagons et non la locomotive qui donnent de la vitesse au train ! Il est juste que l'on soit engagé dans toutes ces choses, mais il y a un point moteur qui détermine la qualité du jugement sur tous ces aspects.

Tertio. Voici donc un troisième passage : la négligence de l'élément dogmatique, du contenu propre à l'annonce chrétienne. « Je considère que le génie du mouvement que j'ai vu naître - écrit don Giussani dans sa dernière lettre à Jean-Paul II en 2004 - consiste dans le sentiment qu'il est urgent de proclamer la nécessité de revenir aux aspects élémentaires du christianisme, c'est-à-dire la passion pour le fait chrétien comme tel dans ses éléments originaux, un point c'est tout » (*Traces*, n° 42, avril 2004).

Quarto. Le quatrième passage de l'introduction est ensuite surprenant : on fait coïncider le fait de donner pour acquis le contenu dogmatique (l'ontologie, dira-t-il dans la leçon) avec la disparition de l'activité culturelle, qui approfondit et génère la vie du peuple. Pourquoi est-il important de noter ce passage ? Parce qu'il révèle que la racine de la culture réside dans l'ontologie, dans l'Être, dans l'Événement. La culture – a dit don Giussani à plusieurs reprises - s'identifie avec le « *pour qui vit-on* ». Cela signifie que la défense de la vie et de la famille, l'amour pour la justice sociale et la protection de l'environnement ne représentent pas le cœur de l'activité culturelle du chrétien, mais seulement les implications d'une ontologie qui doit être reconnue et vécue.

Avant de suggérer une clé de lecture pour les deux leçons de don Giussani, je voudrais conclure cette introduction en m'arrêtant sur un **aspect méthodologique** que j'ai pu noter en prenant le temps de

lire le texte. C'est un texte qui doit être médité et lu calmement. Quel est cet aspect méthodologique que je veux mettre en avant ?

Ce qui est écrit dans ces pages, n'est pas quelque chose que nous **savons déjà**. Partons de l'hypothèse réaliste que nous *pensons* d'une manière différente : nous sommes immergés, complètement immergés, dans la réduction du fait chrétien dénoncée dans ce texte. Nous pensons comme tout le monde, c'est pourquoi le travail de l'école de communauté est donc extrêmement important.

Comme don Giussani l'a dit un jour à un groupe de responsables (je cite de mémoire) : « Votre problème n'est pas la cohérence, ce n'est pas un défaut d'application. C'est un problème de mentalité : vous ne pensez pas, comme moi je pense ». Il faut, par conséquent, une conversion de mentalité.

Ce jugement ne doit pas nous scandaliser. Au contraire, il clarifie la nature du chemin que nous reprenons encore une fois aujourd'hui : c'est une *école*, « école de communauté ». Et, comme pour toute école, il faut faire un effort pour comprendre, il y a ceux qui peuvent nous aider plus que d'autres, il existe un dialogue dans lequel la réussite de l'un devient le patrimoine de tous. C'est pourquoi, il sera possible de poser des questions, auxquelles nous répondrons la prochaine fois, si quelque chose n'est pas clair dans mon explication, afin de nous aider à saisir les points de changement de mentalité.

Passons donc à la première leçon.

« DIEU TOUT EN TOUT »

1. Un nouveau départ : l'ontologie

Tout d'abord, je vous fais remarquer que cette leçon, ainsi que la suivante, est *constellée de questions*. Don Giussani pose des questions l'une après l'autre, il nous talonne vraiment pour saper une certaine façon de penser. Il se pose à lui-même les questions les plus radicales, celles d'un homme qui, au seuil du Mystère, pense au mystère de sa propre existence, de son propre être. En cette période de pandémie, nous avons tous été appelés à réfléchir au mystère de notre vie. Nous y avons échappé, nous sommes passés tout près, nous avons perdu de nombreux amis, tant de personnes chères, très chères, comment donc ne pas se faire bousculer par la question à propos du Mystère et du mystère de nos vies ? Comment puis-je parler à une amie qui a trois enfants et dont le mari est mort jeune à cause du Covid, si ce n'est en restant face au Mystère et au mystère de notre vie ? Si nous ne nous reconnaissons pas dans cette position vertigineuse, si nous n'affrontons pas la fatigue d'un chemin, d'un travail, les réponses que nous trouverons le long du parcours ne seront pas saisies dans leur vérité et leur beauté.

Eh bien, la première leçon aborde une question radicale : « *Qu'est-ce que Dieu pour l'homme ?* ». La réponse, c'est Saint Paul qui la donne : « Dieu est tout en tout » (1 Co 15,28).

Le point de départ est donc **ontologique** : on part de la réalité telle qu'elle est : « Pour l'homme, Dieu est tout ! ». (voir p. 25).

Mais aussitôt don Giussani s'empresse de dire que si « Dieu est tout en tout », l'homme n'est pas pour autant réduit à néant (comme si on disait : Lui est tout, donc, nous, nous ne sommes rien), mais au contraire il est exalté. Il l'exprime de deux façons :

- « À voir ton ciel, ouvrage de tes doigts, la lune et les étoiles que tu fixas, qu'est-ce que l'homme pour que tu penses à lui, le fils d'un homme pour que tu en prennes souci ? » dit le Psaume 8. Et don Giussani de commenter : « Pourtant, nous sommes ce niveau vertigineux de la nature où celle-ci vit la conscience d'elle-même » (p. 4). Le moi de chacun de nous est le lieu où le cosmos devient conscient de lui-même.

- Et plus loin, il dit : devant ce « tout », « devant ce Seigneur, le moi humain a soif de Lui ». (p. 4). Le moi a soif de vie éternelle.

Ainsi, face à l'affirmation de saint Paul - « Dieu est tout en tout » -, nous nous caractérisons par ces deux éléments : *la conscience de soi* et *la soif*. C'est là que réside l'essence, l'ontologie, la grandeur de l'homme : la conscience de soi et la soif, c'est-à-dire le désir.

2. Deux tentations : nihilisme et panthéisme

C'est là que don Giussani entre dans le vif du sujet, en insistant sur le fait qu'il faut partir de l'ontologie : « Mais si Dieu est tout, que suis-je ? Toi, qui es-tu ? [...] fleurs et étoiles [...] qu'est-ce que tout cela ? [...] la réalité telle qu'elle apparaît dans l'expérience, c'est-à-dire telle qu'elle apparaît à la raison de l'homme [...] est faite par Dieu, [est faite] "de" Dieu [qui est la consistance de la réalité]. L'Être crée à partir de rien, c'est-à-dire qu'il se communique lui-même », (p. 4), il donne l'être à toutes choses. Plus loin, il dira qu'il crée l'homme comme « être participé » (p. 8).

De là découle « la perception de la contingence de la réalité, c'est-à-dire du fait que *la réalité ne se fait pas d'elle-même* » (p. 5), comme nous nous le sommes constamment répété ces dernières années, en nous référant au chapitre dix du *Sens religieux*.

Pourtant, l'homme se dérobe face à cette perception vertigineuse (qu'en ce moment je ne me fais pas moi-même). Au lieu de la stupeur d'être fait en cet instant, on glisse vers autre chose ; plutôt que conscience et soif, l'homme cède à la tentation de penser que les choses sont illusoire et que rien n'a de consistance. Au lieu de la conscience de soi et de la soif, la tentation de glisser vers le néant apparaît.

C'est ainsi que s'insinuent les deux grandes tentations qui affectent notre vie, comme elles ont parcouru et secoué toute l'histoire humaine :

- le **nihilisme**, selon lequel les choses que tu possèdes, les gens avec qui tu vis, ne sont rien, n'ont aucune consistance ultime. Ce n'est pas qu'ils ne sont rien, mais ils n'ont pas de consistance ultime.
- ou bien le **panthéisme**, selon lequel le moi est une partie indistincte du tout, du « grand océan de l'être » dans lequel nous serons définitivement réabsorbés le jour de notre mort (p. 5). Une dissolution indifférente, indifférenciée de notre être, une perte dans le néant, alors que chacun de nous désire une éternité personnelle, alors que moi, je désire que cette vie qui est la mienne continue.

Attention, il ne s'agit pas d'abord de théories, mais de positions « pratiques », vers lesquelles nous glissons inexorablement.

Quelle est la conséquence existentielle du nihilisme et du panthéisme ? Don Giussani fait ici un passage qui nous surprend de prime abord, mais qui - si nous regardons attentivement - devient un rai de lumière qui met à nu le dynamisme de la vie, tant sociale que personnelle. « Si l'homme brûle le contenu de [sa propre] expérience, en disant soit qu'il n'est rien, [nihilisme], soit qu'il est une partie indistincte de l'être total [panthéisme], alors il n'y a rien en dehors de lui, il est seul maître de lui-même » (p. 6), comme pour dire : c'est moi qui décide de ma vie.

Ainsi, face à l'impact mécanique des circonstances, il ne reste que l'exercice du **pouvoir**, un double pouvoir :

- un pouvoir « qui tend à être dictatorial ; [...] il s'affirme comme la seule source et la seule forme d'ordre possible, quoiqu'éphémère » (p. 5). S'il n'existe pas de consistance ultime, en l'absence d'une consistance ultime, seuls comptent ceux qui ont le plus de pouvoir. Cela s'applique évidemment *aux quelques-uns qui réussissent*. Et c'est le spectacle que nous avons sous les yeux : des puissances économiques fortes qui gouvernent le monde jusqu'au pouvoir de la justice ou des journaux, en passant par le personnalisme grotesque de nombreux chefs de parti

- mais il y a un deuxième aspect : *la plupart des gens, évidemment, n'y arrivent pas*. Et il ne leur reste rien d'autre qu'une vie d'esclave : esclaves du pouvoir des autres. Si les choses n'ont pas de consistance ultime, ceux qui ont le plus de pouvoir dominant.

À ce stade, don Giussani nous met en garde : car le pouvoir n'est pas seulement celui de l'État ou de la Région. La citation est précieuse : « Plus on appartient à une société petite et restreinte, plus on dépend de ceux qui ont le pouvoir ». Ceci doit nous alerter sur la façon dont nous vivons dans notre famille, dans l'entreprise où nous travaillons, voire dans notre communauté ou notre groupe de fraternité. « Toute relation devient pouvoir, violence » (p. 6). Par conséquent, l'affirmation que tout est nihilisme ou panthéisme n'est pas innocente, mais est une façon pour affirmer un petit grand pouvoir, au lieu d'accueillir l'autre comme un don que l'Être nous fait, un don qui renvoie à ce Mystère qui est à l'origine de toutes choses.

3. L'existence du moi

Au paragraphe 3, nihilisme et panthéisme sont repris du point de vue du binôme ontologie-éthique ; l'ontologie d'un côté, et l'éthique, de l'autre.

Nihilisme et panthéisme, en effet, dans la mesure où ils sont des négations de la raison, des simplifications réductrices de la réalité, éludent la grande question de l'homme, qui revient une fois encore : « Comment se fait-il que j'existe ? ». La question est irrépessible : « Comment se fait-il que j'existe ? », « Comment suis-je constitué ? ». « Cette demande identifie le niveau ontologique [...] de la question. Au contraire, le rationalisme nihiliste ou panthéiste a exaspéré l'incidence éthique du problème [humain], en réduisant tout à l'affirmation de l'homme [en réduisant tout à l'affirmation individualiste de soi] ; et l'affirmation de l'homme est [...] une violence face à soi-même et au mystère du monde » (p. 7).

Trois mots qui décrivent la mystérieuse condition existentielle de chacun d'entre nous se greffent sur cette pensée. Comme vous le voyez, nous devons vraiment invoquer l'Esprit pour suivre le chemin ! Ce sont toutes des étapes denses, mais extraordinairement belles, très intenses !

Liberté

Tout d'abord, don Giussani nous dit quelque chose de surprenant. L'homme, nous l'avons vu, participe du Dieu qui est tout en tout ; pas une partie, pas un petit morceau de Dieu, mais participe de Dieu parce qu'il reçoit son être de Dieu. Il y a cependant un point où son être « se soustrait » à l'inévitabilité de participer de l'Être : la liberté.

C'est le véritable mystère de la création : le Mystère a créé quelque chose qui ne s'identifie pas avec Lui-même. « La liberté est le seul élément qui apparaît à la raison comme extérieur à Dieu ». Certes, « Si l'Être, Dieu, est tout, la liberté est de reconnaître que Dieu est tout ». En effet, « le Mystère a voulu être reconnu par notre liberté [je peux dire : “je Te reconnais”, mais je peux aussi être assez fou pour ne pas Le reconnaître], il a voulu générer sa propre reconnaissance » (p. 7). Dieu a donc voulu courir ce risque. Voilà le véritable mystère de la création. Quelle approche vertigineuse concernant la liberté ! Dieu a créé quelque chose qui peut lui dire non, qui peut lui dire qu'Il n'a rien à voir avec la vie quotidienne, qu'Il n'a rien à voir avec la journée que nous avons vécue, qu'Il n'a rien à voir avec les rencontres que nous avons faites, qu'Il n'a rien à voir avec tout ce qui existe ; il n'y a que nous, petits ou grands serviteurs du pouvoir, qui avons quelque chose à voir avec cela.

Demande d'être

« En tant que liberté, la nature de l'être participé s'exprime [...] comme *prière* », qui existentiellement « est demande, “demande d'être” [je demande à être, c'est pour ça qu'au début nous avons demandé à l'Esprit. *Sine tuo numine nihil est in homine*, sans ta puissance il n'y a rien en nous, rien de sain, rien de saint, de sauvé]. Dieu veut qu'il y ait quelqu'un qui demande d'être » (p. 8). Et, si l'on regarde bien, tout ce que l'être participé fait (« Que vous soyez en train de manger ou de boire, en train de dormir ou de veiller ») est en soi prière, demande à être, c'est-à-dire demande d'accomplissement. C'est pourquoi l'affirmation des novices qui faisaient leur profession – « Parce que dans ce “oui” il y a l'accomplissement de ma vie » - est demande d'accomplissement, est toujours demande : « Toi, accomplis ma vie, avec toute la fragilité dont je suis fait ; accomplis-moi, accomplis mon être, accomplis ce que je suis ».

Le péché (le choix de l'extranéité)

Face à cette demande d'être, et conjointement à cette demande d'être, il y a un troisième aspect : le péché, qui est le choix de l'extranéité. Le péché consiste à ne pas reconnaître que Dieu est tout. « Le péché [...] est tout aspect de l'action qui peut ne pas être cohérent avec “Dieu est tout” » (p. 9).

Comme pour Adam et Eve, le péché c'est suivre un étranger, quelque chose d'étranger à notre expérience. Quelle était la chose étrangère ? Le serpent, le tentateur.

« L'homme, en se rebellant, adhère à une réalité étrangère à son être, il adhère au “monde”, comme dit Jésus, c'est-à-dire à la somme du pouvoir » (p. 9). Voilà donc le choix de l'extranéité : adhérer, se

livrer à l'étranger, se livrer au dominateur, se livrer au menteur, se livrer au pouvoir. C'est le péché comme choix de l'extranéité.

Alors la vie, au lieu de trouver la paix, et la joie même dans les situations les plus tristes, devient un esclavage : on devient esclave du monde, et - notez bien - plus on fait carrière, plus cet esclavage devient patent en nous qui nous considérons comme les maîtres du monde. N'est-ce pas la description de la trajectoire humaine de ceux parmi nous qui se font une place dans le monde ? Il faut vraiment beaucoup de simplicité et beaucoup d'humilité, comme celle de ceux qui reconnaissent être à leur place et en paix dans la vie. Toujours lors du geste de la profession, j'ai reçu ce témoignage de la part d'une novice : « Je suis allée chez le coiffeur et la fille qui me coiffait m'a dit : "Je suis heureuse quand tu es là, parce que tu es en paix, tu es à ta place. Je voudrais être comme toi" ». Être en paix, comme affirmation de soi, et ne pas céder un mètre de sa terre à l'étranger, à l'extranéité, au péché. Pensez à une jeune femme qui fait sa profession de cette façon ! Mais pensons aussi à nous ! Dieu est tout en tout parce qu'il a à voir avec le coiffeur, il a à voir avec chaque instant de la vie, avec tellement de situations. C'est cela la consistance ultime, véritable et la plus forte de notre être, sans avoir besoin d'aller chercher plus loin.

« Voyez combien de maîtres ont ceux qui ne veulent pas avoir le seul Seigneur », disait saint Ambroise, cité par don Giussani à la page 9. C'est celle-ci, la conclusion à laquelle aboutissent le nihilisme et le panthéisme. Mais juste avant, don Giussani nous avait rappelé toute la positivité de ceux qui vivent dans la reconnaissance que Dieu est tout : « Il sont heureux, ils trouvent la joie et la paix quoi qu'il arrive, même dans les situations les plus tristes » (p. 9). La consistance de la vie est source de joie, est source de paix. Exactement comme me l'a écrit une amie espagnole : « On me dit : "Tu vas mieux que jamais !" ». Et une amie avec qui j'ai mangé l'autre jour ne pouvait pas croire que les tumeurs avaient doublé. Alors, je lui ai dit : "Vous identifiez le fait d'être contents avec l'absence de problèmes et au fait que tout va bien". "La mission s'accomplit dans l'offrande de soi-même au Christ". Cela signifie que n'importe quelle circonstance sert à ma maturation ; et si je vis unie à Jésus, je L'aide dans la Rédemption. Je suis super contente grâce à cette certitude que ma vie sert à quelque chose, et ça, je ne l'échangerais contre rien ». La question n'est pas de ne pas avoir de problèmes, mais de savoir avec qui nous sommes. Avec qui es-tu ? Avec l'Être, avec l'Être qui fait ta personne, qui la fait maintenant, qui la fait pour toujours et qui lui donne consistance. C'est pour cela que l'amie s'émerveille : « Tu vas mieux que jamais ! », et pourtant les tumeurs ont doublé ! « Si je vis unie à Jésus, je L'aide dans la Rédemption ». Nous sommes en train de L'aider dans la Rédemption du monde, et nous nous aidons mutuellement à accomplir un chemin d'humanité nouvelle, d'une humanité différente. « Je suis super contente grâce à cette certitude que ma vie sert à quelque chose, et ça, je ne l'échangerais contre rien » : elle se sent aimée dans une condition de fragilité, parce que c'est précisément là qu'un amour émerge dans toute son essentialité, sa puissance, sa proximité.

C'est le chemin que nous avons appris dans l'Église et en vivant dans le mouvement la compagnie de personnes qui ont vécu pour la gloire humaine du Christ sur un chemin de sainteté que l'Église est en train de reconnaître, des personnes qui appartiennent à notre histoire. Avec don Giussani, je veux rappeler juste quelques noms : Enzo Piccinini, Andrea Aziani, Francis de l'Ouganda, Edimar du Brésil, Novella Scardovi, le père Paolo Bargigia, le père Pigi Bernareggi, Pier Alberto Bertazzi ; il y en a beaucoup, même les derniers, récents, dans lesquels le miracle de l'être s'illustre.

Dieu est tout en tout et Dieu est éternel. Dieu est dans notre vie, qui est embrassée pour toujours et n'est jamais abandonnée. Et la liberté, c'est Lui dire oui. Même en ces temps de révision des statuts des *Memores* et de la Fraternité, nous sommes plongés dans une histoire de grâce, dans une histoire envahie par la présence du charisme vivant, signe de l'amour du Seigneur, une grâce reconnue par le Saint-Siège, avec l'estime et l'affection personnelle du Saint-Père.

Bon travail à tous et merci pour votre attention.